

Les utopies scientifiques en Italie entre XIXe et XXe siècle. Les visages multiples d'un rêve prométhéen.

Michela Toppano

▶ **To cite this version:**

Michela Toppano. Les utopies scientifiques en Italie entre XIXe et XXe siècle. Les visages multiples d'un rêve prométhéen.. Italies, 2021, 25, pp.167-184. hal-03614681

HAL Id: hal-03614681
https://amu.hal.science/hal-03614681

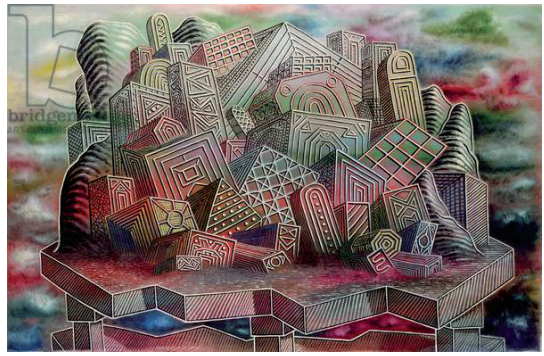
Submitted on 21 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Italies

Littérature civilisation société



Utopies

25

Centre Aixois
d'Études Romanes

Aix Marseille Université

Italies
25

Utopies

sous la direction de

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero et Martin Ringot

Centre Aixois d'Études Romanes
CAER EA 854

2021

Presses Universitaires de Provence

Comité de rédaction d'*Italies*

Perle Abbrugiati, Brigitte Urbani, Claudio Milanesi, Raffaele Ruggiero, Yannick Gouchan, Judith Obert, Ilaria Splendorini, Michela Toppano, Estelle Ceccarini, Stefano Magni

Comité de lecture d'*Italies*

Perle Abbrugiati (Aix Marseille Université), Philippe Audegean (Université de Nice-Sophia Antipolis), Luca Bani (Université de Bergame), Novella Bellucci (Université de Rome La Sapienza) Carla Benedetti (Université de Pise), Giuseppina Brunetti (Université de Bologne), Michael Caesar (Université de Birmingham), Donatella Coppini (Université de Florence), Romain Descendre (ENS-Lyon), Antonio Di Grado (Université de Catane), Anna Dolfi (Université de Florence), Denis Ferraris (Université Paris 3), Gerhild Fuchs (Université d'Innsbruck), Aurélie Gendrat (Sorbonne Université), Yannick Gouchan (Aix Marseille Université), Claude Imberty (Université de Dijon), Elzbieta Jamrozik (Université de Varsovie), Monica Jansen (Université d'Utrecht/Université d'Anvers), Jean-François Lattarico (Université Lyon 3), Stefania Lucamante (Catholic University of America, New York), Davide Luglio (Sorbonne Université), Stefano Magni (Aix Marseille Université), Claudio Milanesi (Aix Marseille Université), Claudio Milanini (Université de Milan), Christophe Mileschi (Université Paris Ouest Nanterre), Jean-Luc Nardone (Université de Toulouse Le Mirail), Judith Obert (Aix Marseille Université), Matteo Palumbo (Université de Naples Federico II), Ferdinando Pappalardo (Université de Bari), Ugo Perolino (Université de Pescara-Chieti), Raffaele Ruggiero (Aix Marseille Université), Antonio Prete (Université de Sienne), Matteo Residori (Université Paris 3), Giuseppe Sangirardi (Université de Lorraine), Michela Toppano (Aix Marseille Université), Brigitte Urbani (Aix Marseille Université)

Équipe éditoriale

Perle Abbrugiati, Brigitte Urbani, Claudio Milanesi, Raffaele Ruggiero, Yannick Gouchan, Judith Obert, Ilaria Splendorini, Michela Toppano, Estelle Ceccarini, Stefano Magni, Anna Proto Pisani, Andrea Natali, Armelle Girinon, Daniela Vitagliano, Martin Ringot, Gerardo Iandoli, Stefania Bernardini

Rédaction du présent volume

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero et Martin Ringot

Responsable de la publication

Perle Abbrugiati

© Presses Universitaires de Provence
Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence cedex 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91
pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup
facebook

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION DILISCO

Les utopies scientifiques en Italie entre XIXe et XXe siècle

Les visages multiples d'un rêve prométhéen

Michela Toppano
Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Résumé : On étudiera trois utopies scientifiques publiées entre la deuxième moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle : *Nel 2073 ! Sogno di uno stravagante* (1874), de l'avocat et écrivain catholique Agostino della Sala Spada ; *Nel Tremila. Sogno* (1897) de l'anthropologue positiviste Paolo Mantegazza et *Orkinzia o Terra del « radium ». Visione di un lavoratore del libro* (1908), du typographe socialiste Amos Giupponi. La spécificité de ces utopies réside dans la place de choix qu'elles accordent à la science. Elles constituent donc un point de vue privilégié pour reconstruire l'imaginaire scientifique de l'époque, d'autant plus différent dans les trois œuvres que l'idéologie politique des trois auteurs est différente. Nous verrons donc comment ils font évoluer le genre codifié qu'est l'utopie, et quelle est la visée – différente pour chacun – de leur écriture utopique.

Riassunto: Si studieranno tre utopie scientifiche pubblicate tra l'ultimo Ottocento e l'inizio del Novecento: *Nel 2073 ! Sogno di uno stravagante* (1874), dell'avvocato e scrittore cattolico Agostino della Sala Spada ; *Nel Tremila. Sogno* (1897) dell'antropologo Paolo Mantegazza e *Orkinzia o Terra del « radium ». Visione di un lavoratore del libro* (1908), del tipografo socialista Amos Giupponi. La specificità di tali utopie risiede nell'importanza che conferiscono alla scienza. Costituiscono dunque un punto di vista privilegiato per ricostruire l'immaginario scientifico dell'epoca, tanto più diverso nei tre romanzi quanto più diversa è l'ideologia dei tre autori. Vedremo dunque come fanno evolvere il genere alquanto codificato che è l'utopia, e quale sia lo scopo – diverso per ognuno di loro – della loro scrittura utopica.

Cet article se propose d'interroger trois utopies scientifiques publiées entre la deuxième moitié du xixe siècle et le début du xxe siècle : *Nel 2073 ! Sogno di uno stravagante* (1874), de l'avocat et écrivain catholique Agostino della Sala Spada ; *Nel Tremila. Sogno* (1897) de l'anthropologue positiviste Paolo Mantegazza et *Orkinzia o Terra del* « *radium* ». Visione di un lavoratore del libro (1908), du typographe socialiste Amos Giupponi[1].

Ces textes s'inscrivent dans un contexte historique et culturel où la science et les scientifiques acquièrent une importance croissante dans la société et la culture italiennes. La spécificité de ces utopies réside, en effet, dans la place de choix qu'elles accordent à la science. D'une part, celle-ci constitue la possibilité même d'existence de ces civilisations conjecturales : c'est en extrapolant à partir de lois scientifiques récemment découvertes que les auteurs ont pu concevoir ces mondes et les présenter aux lecteurs comme étant possibles. Ces récits participent, de ce fait, d'une évolution plus générale concernant ce genre littéraire. Comme le remarque Bronislaw Bazcko, le xixe siècle marque un tournant dans l'histoire de l'utopie, puisque cette dernière ne présente plus une cité abstraite, alternative à la réalité, mais un monde susceptible de se réaliser dans un futur plus ou moins proche : « Le visioni delle società ideali sono presentate come conseguenze delle teorie sociali, come verità scientificamente fondate. La Città nuova deve realizzarsi *hic* et *nunc*, in un futuro molto vicino. Il suo avvento è garantito dal cammino dell'evoluzione storica e dalle sue leggi universali che sono appena state scoperte[2] ». D'autre part, à travers ses objets et ses applications, la science est omniprésente dans les civilisations futuristes mises en scène.

Ces trois utopies constituent donc un point de vue privilégié pour reconstruire l'imaginaire scientifique entre la deuxième moitié du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ et pour analyser l'évolution d'un genre bien codifié comme l'utopie. Ainsi, après avoir décrit comment les auteurs ont recours à la science pour présenter les mondes du futur comme plausibles et probables, nous verrons quel type d'imagi-

1 Agostino della Sala Spada, *Nel 2073! Sogni di uno stravagante*, Simonetta Satragni Petruzzi (éd.), riproduzione anastatica, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998 [Della Sala Spada, Agostino, *Nel 2073! Sogni d'uno stravagante*, Casale Monferrato, Tipografia del giornale Il Monferrato, 1874[1]] ; Paolo Mantegazza, *L'anno 3000. Sogno*, Davide Bigalli (éd.), Milano, Lupetti, 2007 [Mantegazza, Paolo, *L'anno 3000. Sogno*, Milano, Treves, 18971] ; Amos Giupponi, *Orkinzia o la terra del* radium, Quinto Antonelli (éd.), Trento, Museo Storico in Trento, 2000 [Amos Giupponi, *Orkinzia o la terra del* radium. *Visione di un lavoratore del libro*, Trento, STET, 19081]. Nous avons indiqué d'abord les références des éditions récentes que nous avons utilisées et d'où seront tirées les citations et entre parenthèses les premières éditions.

2 Bronislaw Baczko, *L'Utopia. Immaginazione sociale e rappresentazioni utopiche nell'età dell'Illuminismo*, Torino, Einaudi, 1979, p. 10.

naire de la science proposent ces trois textes. Enfin, nous étudierons la manière dont les auteurs s'approprient le genre utopique et quel est l'usage qu'ils en font.

Avant de procéder à l'analyse, il nous paraît nécessaire de résumer ces textes peu connus. Dans *Nel 2073!* le protagoniste, un avocat turinois dénommé Saturnino Saturnini, voudrait savoir si les bouleversements angoissants ayant lieu au cours du xixe siècle déboucheront ou non sur une société meilleure. Il s'adresse ainsi à un scientifique célèbre pour avoir trouvé le moyen d'interrompre puis réactiver les fonctions vitales. Ce dernier, après avoir lu un manuscrit où Saturnino décrit sa vision du futur, l'endort et provoque son réveil en 2073. Saturnino découvre alors un monde harmonieux, juste, pacifié, caractérisé par le confort matériel, respectueux des valeurs catholiques. Au départ réticent à l'idée de fonder une famille, il change d'avis lorsqu'il tombe amoureux d'Evangelina. Réveillé au beau milieu de cette vision, il reproche au scientifique de l'avoir fait goûter à ce monde parfait pour le ramener à la réalité intolérable du présent. Le scientifique lui explique alors qu'il l'a endormi grâce au magnétisme. Pendant ce sommeil, il a évoqué les images du monde que Saturnino lui-même avait décrites. Quant à Evangelina, elle est bien réelle : il s'agit d'une jeune femme qui était tombée amoureuse de Saturnino, mais que celui-ci avait ignorée à cause de son mépris pour l'institution familiale. Ainsi, Saturnino se rend-il compte que le monde idéal existe déjà. Certes, la société contemporaine est affligée par plusieurs fléaux (le matérialisme, l'arbitraire de la justice, la corruption des mœurs), mais il est possible de trouver le bonheur parfait en la foi en Dieu et en la valeur de la famille : ce sont bien là les germes dont pourra éclore, dans le futur, la cité idéale.

Dans *Nel Tremila*, les deux personnages principaux, Paolo et Maria, se rendent à Andropoli, la capitale des États unis de la planète, située dans l'Himalaya, afin d'obtenir l'autorisation de procréer. Paolo, quant à lui, doit y recevoir le premier prix pour son invention, le psychoscope. Dans cette utopie, Mantegazza peint un monde avancé technologiquement et dominé par le culte et les applications de la science. Avant d'arriver à destination, les deux voyageurs visitent d'abord l'île de Ceylan, où tous les régimes politiques considérés comme étant imparfaits peuvent être expérimentés : le despotisme à Tirannopoli, la démocratie à Eguaglianza, le régime parlementaire imparfait de la fin du xixe siècle à Logopoli, le socialisme à Turazia, un État où les hommes ont plusieurs femmes (Poligame) ou au contraire, un autre où les femmes ont plusieurs hommes (Poliandra), et ainsi de suite. Ils font ensuite halte sur l'île de Dinamo, dont les établissements industriels produisent l'énergie cosmique distribuée dans le monde et parviennent enfin à Andropoli, avec ses musées, ses écoles, son système de santé et de prévention eugéniste. Le récit se termine avec la cérémonie d'assignation des prix.

Enfin, *Orkinzia* décrit le voyage de Minnesoto, un moine tibétain, et d'une jeune anglaise, Miss O'Brien, dans Orkinzia, sis dans l'Antarctique, dans un futur situé dans le « decalunio 135-684[3] », (p. 17). C'est Omas, un psychiatre et hygiéniste orkinzien, qui les y emmène : en effet, les scientifiques d'Orkinzia veulent étudier un échantillon de l'humanité vivant en dehors de leur contrée. Les deux jeunes gens découvrent ainsi une société socialiste, où règne l'égalité et la solidarité, où la peur de la transcendance et l'égoïsme individuel ont disparu, alors que l'amour libre est autorisé et le travail est une fête. Ce monde, constamment baigné dans une lumière artificielle, symbole d'un bonheur sans faille et du triomphe de la science, est façonné par cette dernière et fonctionne grâce au radium, qui est utilisé pour les fins les plus disparates, de l'éclairage à la résurrection des morts. Dans Orkinzia, il existe une enclave, le Licorama, où survit encore une société libérale, violente et inégalitaire, semblable à celle du début du XX^e^ siècle, dont Minnesoto expérimente tous les maux dans une espèce de parcours initiatique qui l'amène à comprendre les racines sociales du malheur et de la souffrance. Ainsi, Minnesoto, au début pétri d'idées religieuses obscurantistes, se transforme en socialiste et adepte d'une théorie philosophique en même temps spirituelle et immanente.

Le recours à la science pour construire un monde à venir probable

Ces textes s'inscrivent dans la lignée de l'utopie moderne inaugurée par Louis Sébastien Mercier, *L'an 2440. Rêve s'il en fût jamais* (1770). En effet, à partir de cette date, la cité alternative est placée non pas dans un ailleurs spatial, mais temporel. Au XIX^e^ siècle, l'irruption de l'Histoire dans les sciences – qu'il s'agisse de la géologie, de la paléontologie, de l'astronomie ou de la biologie – légitime ce procédé et rend plausible le récit conjectural[4]. L'idée du changement inévitable et incessant qui en découle se trouve à la base de la démarche spéculative choisie par les écrivains de notre corpus pour bâtir leurs fictions. Pour tous ces auteurs, cette évolution coïncide avec le progrès.

---

3 Amos Giupponi, *op. cit.*, p. 17.

4 Cf. Hugues Chabot, « Images de la science en action dans quelques récits martiens (1865-1925) », in Claire Barel-Moisan et Jean-François Chassay, *Le roman des possibles. L'anticipation dans l'espace médiatique francophone (1860-1940)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2019. Selon ce chercheur, c'est justement l'entrée de l'Histoire dans les différents domaines scientifiques qui serait à la base du développement d'un genre littéraire nouveau comme la littérature d'anticipation, qui se déploie à partir du XIX^e^ siècle.

Agostino Della Sala Spada ne s'appuie pas sur une théorie scientifique précise. Néanmoins, il fait lui aussi référence aux notions de changement et de progrès introduits par les découvertes de la science au cours du XIXe siècle afin de rendre acceptable sa construction utopique. La civilisation de 2073 a connu des évolutions importantes par rapport à la société du XIXe siècle, y compris dans les rapports entre les genres : les mœurs se sont tellement affinées que les jeunes filles peuvent expérimenter la cohabitation avec leur futur mari pour vérifier leur compatibilité, elles ont le droit d'accéder à des études très poussées, ce qui en fait des femmes de science charmantes et cultivées. Par ailleurs, tous les domaines de la vie sociale se sont améliorés. Les conditions matérielles rendent la vie aisée et agréable pour tous. La justice, qui tient particulièrement à cœur à l'avocat qu'est Della Sala Spada, est devenu réellement impartiale, indépendante et respectueuse de l'individu. Si les différences de classes n'ont pas disparu, la pauvreté n'existe plus. Bien que, pour ce catholique modéré, la cité du bonheur se fonde sur la redécouverte des valeurs catholiques, elle ne propose pas un retour intégral au passé : elle postule au contraire la possibilité d'un perfectionnement humain continu sur terre. De cette manière, Della Sala Spada parvient à rendre plus crédible cette civilisation idéale, s'éloignant ainsi de la *visio* d'ascendance médiévale. Ce projet de civilisation future ne jaillit pas d'une inspiration divine, mais d'une spéculation intellectuelle : dans l'*incipit*, Della Sala Spada prend ses distances par rapport aux poètes anciens qui, comme Ovide, invoquent l'aide des Dieux ou des Muses, et insiste sur le fait que son utopie est le fruit du travail d'extrapolation effectué par le cerveau humain, auquel il rend un hommage très solennel. Ainsi, cet ouvrage d'anticipation témoigne-t-il de la manière dont Della Sala Spada essaie de légitimer un lendemain fondé sur la transcendance en ayant recours à l'imaginaire scientifique. Il se sert même de certaines notions positivistes comme l'idée de progrès infini, qui, à son époque, étaient plutôt utilisées pour attaquer et discréditer les vérités de la foi et les retourne pour soutenir son utopie catholique.

Pour Mantegazza, l'un des plus populaires vulgarisateurs du darwinisme en Italie, c'est la loi de l'évolution fondée sur la sélection naturelle qui rend plausible sa vision du futur. Sa pensée est fortement imprégnée de cette conception du monde : « […] prendendo la natura nel suo significato più semplice e più chiaro, la natura di un organismo, di un popolo, di una civiltà è già un risultato della lotta combattuta per anni, per secoli, dall'uomo, dal popolo, dalla civiltà con l'ambiente che li ha circondati[5] ». Le monde futuriste

5 Paolo Mantegazza, *Lezioni di antropologia 1870-1910*, Firenze, Società Italiana di Antropologia e Etnologia, 1989, vol. I, p. 125.

de *Nel Tremila* correspond ainsi à une étape future et prévisible de l'histoire d'une humanité engagée dans un processus de changement incessant. Cette évolution coïncide avec le progrès, car elle est dirigée, de manière inévitable, vers le perfectionnement :

> Ma non solo la vita dell'individuo e delle razze è un continuo mutamento, ma questo mutamento è un miglioramento, e dall'esame dei modificatori della natura così come dallo studio delle leggi dell'eredità, noi raccogliamo questa consolante scoperta che non solo l'umana famiglia si muta, non solo si modifica, ma progredisce[6].

Enfin, chez Amos Giupponi, la civilisation du futur est légitimée scientifiquement par le recours aux dernières théories élaborées parallèlement dans le domaine des sciences naturelles et des sciences humaines. D'une part, il se fonde sur la théorie évolutionniste dans laquelle puise largement le discours pédagogique et de propagande socialiste de l'époque[7]. Dans *Orkinzia*, l'histoire de l'évolution est inscrite dans les temples qui ont été érigés sur les pentes du Mont Radium : en forme de coquillage, poissons, insectes, éléphants, fauves, oiseaux, chien, etc., ils représentent en effet

> le epoche della vita del nostro pianeta. Si comincia dalle conchiglie e si va su, su, per tutta la scala ascendente degli esseri inferiori. La scimmia raggiunge il massimo suo sviluppo. Più in alto, sul culmine del sacro monte, troneggia il gran tempio del Radium, che simboleggia l'intelletto umano[8] !

Par ailleurs, Giupponi se réfère aux enseignements du socialisme scientifique. Ce dernier annonçait en effet l'avènement d'une société plus juste comme la conséquence inévitable de la crise du système capitaliste libéral, le socialisme étant « la forma superiore destinata a succedere nella scala evolutiva al capitalismo[9] ». Giovanni Rossi, alias Cardias, dans son utopie *Un comune socialista*, souligne le bien-fondé des spéculations du socialisme dans la mesure où il se fonde justement sur les sciences expérimentales :

---

6 Paolo Mantegazza, cit. in Giovanni Landucci, *Darwinismo a Firenze tra scienza e ideologia (1860-1900)*, Firenze, Olschki, 1977, p. 151.

7 Patrizia Audenino remarque que : « […] socialismo e positivismo, anziché essere viste come teorie in contrapposizione, si intrecciano e si fondano nella pratica della pedagogia socialista ». Patrizia Audenino, « Evoluzione e progresso : la divulgazione del positivismo sulla stampa socialista », in Emilio R. Papa, *Il positivismo e la cultura italiana*, Milano, FrancoAngeli, 1982, p. 227.

8 Amos Giupponi, *op. cit*., p 112.

9 Patriza Audenino, « Evoluzione e progresso… », art. cit., p. 232.

> Il socialismo oggi è una scienza. Il suo campo d'azione è indefinito, poiché si estende in quello di tutte le altre scienze positive che offrono a lui largo contingente di fatti e di leggi […]. Tanta pratica di resultati ha conseguito il socialismo moderno, che già i suoi cultori, scesi nel seno popolare, hanno formulato in alcuni enunciati le condizioni necessarie e la fisionomia della probabile società moderna[10].

Bien que la scientificité des prédictions socialistes fût contestée par les libéraux ou les conservateurs de l'époque, qui les considéraient comme des rêveries sans aucune possibilité de réalisation pratique, la propagande socialiste la revendiquait avec conviction pour montrer l'inéluctabilité de l'évolution vers une nouvelle organisation sociale.

Bien qu'ils aient recours de manière différente à la caution scientifique, tous ces auteurs puisent ainsi dans les arguments de la science et dans l'imaginaire du changement incessant et inéluctable qu'elle a introduits définitivement dans la conception du monde et de l'histoire de l'humanité afin de légitimer la démarche d'extrapolation et de rendre crédibles leurs mondes futurs.

Des imaginaires scientifiques en concurrence

Tout en reconnaissant l'importance de la science et l'impact qu'elle a eu dans le façonnement d'une nouvelle manière de concevoir l'homme et la nature et en partageant l'idée de progrès, ces auteurs en fournissent des images très contrastées. Nous pouvons ainsi identifier trois types d'imaginaires, bien reconnaissables, qui relèvent en partie de l'idéologie et de la trajectoire des auteurs : la science comme célébration de Dieu, la science comme moteur du progrès, la science comme spectacle.

Nel 2073! exprime la vision du futur d'un catholique modéré. En général, l'écrivain turinois attribue un rôle positif à la science et à ses applications. Tout d'abord, la science et la technologie sont le fruit du travail de l'homme, une activité que Dieu a assignée à ses créatures. C'est ce qu'Evangelina laisse entendre lorsqu'elle réfléchit sur la création de la mer du Sahara. Cette entreprise est le résultat du travail, qui consiste à surmonter les obstacles que Dieu a dressés « perché l'uomo si studiasse a superarli, a vincerli ; nella lotta dello spirito umano contro la forza bruta sta il lavoro, e nel lavoro la perfettibilità ; e così la pena stessa del lavoro fu dalla provvidenza cambiata in premio e

10 Cardias (Giovanni Rossi), *Un comune socialista*, Livorno, Tip. e Lit. E. Favillini, 1891 [Milano, Bignami, 1878[1]], p. 6.

in mezzo a perfezione[11] ». Ainsi, les avancées scientifiques et technologiques, qui résultent de ce travail, ne peuvent être qu'intrinsèquement positives. Par ailleurs, la science, en approfondissant la connaissance des lois de la nature, permet à l'homme de mieux apprécier la perfection de la création divine. C'est notamment le cas de l'astronomie, qui dévoile la beauté infinie de l'univers. Mieux que les autres sciences, elle montre que l'homme est constitué de matière et d'âme. Evangelina affirme que l'homme n'aurait pas pu recevoir la capacité de résoudre les énigmes de la nature ni contempler cette beauté, s'il avait été destiné à disparaître en même temps que son corps[12]. Enfin, le progrès technologique permet à l'homme de faire fructifier les ressources naturelles que Dieu a mises à sa disposition. Saturnino s'étonne sans cesse du fait que les habitants du futur ne gâchent rien : ils fabriquent des vêtements avec des toiles d'araignée, des objets et des meubles avec l'écorce des asperges. Ils exploitent le mouvement des habitants lorsqu'ils marchent pour produire de l'énergie électrique destinée à alimenter les usines et à produire de la chaleur et de la lumière et se servent de la moelle épinière pour obtenir de la nourriture synthétique. Si cet idéal utilitaire est un lieu commun du genre utopique, chez Della Sala Spada il renvoie plus précisément à un argumentaire typique du rationalisme catholique, qui justifie l'exploitation technologique de la nature par la nécessité d'utiliser au mieux les ressources que Dieu aurait offertes à l'homme[13].

Della Sala Spada rejette la science seulement lorsqu'elle remet en cause l'origine divine de l'homme. L'auteur profite ainsi de la visite à la section du Temple des Immortels consacrée aux singes pour balayer d'un revers de main la *vulgate* darwinienne selon laquelle l'homme serait un animal comme les autres et descendrait de primates : « "E questi – dissi io – sarebbero gli antenati dell'uomo ?… ". "Appunto – rispose ironicamente Cristiano – le dottrine del vostro secolo insegnavano così ; Dante non è che un macaco perfezionato". E il figlio di Valente crollò il capo quasi a segno di beffa[14] ». L'auteur turinois critique la science aussi lorsque, offrant une vision matérialiste du monde, elle

11 Agostino Della Sala Spada, *op. cit.*, p. 221. Le motif de la mer au Sahara constitue un *leitmotiv* de la littérature d'anticipation entre le XIX^e^ et le XX^e^ siècles. Il tire ses origines d'un projet réel conçu par le capitaine d'État major français François Élie Roudaire. Celui-ci pensait aménager une voie de communication entre la Mer Méditerranée et la dépression interne au territoire tunisien à la hauteur du Golfe de Gabes. Il aurait été ainsi possible de créer une mer intérieure qui faciliterait les échanges avec le cœur de l'Afrique. Cf. Jean-Louis Marcot, *Une mer au Sahara : mirages de la colonisation, Algerie et Tunisie, 1869-1887*, Paris, Éd. de la Différence, 2003.

12 *Ibid.*, p. 146.

13 Cf. Michel Lagrée, *La bénédiction de Prométhée. Religion et technologie*, Paris, Fayard, 1999.

14 Agostino Della Sala Spada, *op. cit.*, p. 79.

exclut toute transcendance : ainsi, Saturnino, comparant le spiritualisme du XXe siècle et la culture positiviste du XIXe siècle, remarque sur un ton polémique qu'en son temps « si insegnava nelle scuole che l'uomo deve considerare per sua genitrice antichissima la rana, e in cui si faceva grazia se alla rana si sostituiva la scimmia, io che non aveva sentito parlare che d'atomi, di cellule, di molecole, d'indistruttibilità della materia[15] ». Ainsi, Della Sala Spada reconnaît-il la noblesse de la science et de ses applications dans la mesure où ils sont des moyens de célébrer la beauté et la perfection de la création divine, mais ne les considère pas le ressort premier du progrès, qui réside avant tout dans la redécouverte de la religion et dans le rejet du matérialisme.

Si pour Della Sala Spada la science est un moyen de célébrer Dieu, pour l'anthropologue positiviste Mantegazza, elle est, au contraire, le moteur exclusif du progrès. Chez Mantegazza, la science apporte non seulement le bien-être matériel, mais aussi l'amélioration morale, le premier impliquant toujours la dernière sans que l'inverse soit vrai. Dans *Il secolo nevrosico*, il affirme en effet :

> In ogni modo il progresso morale e il materiale non sono affatto indipendenti l'uno dall'altro […] il progresso materiale migliora assai anche il morale, mentre questo non sempre né necessariamente esercita un'azione benefica sull'altro. Il progresso materiale meglio d'ogni rivoluzione, meglio d'ogni libro di morale, meglio d'ogni legge eguaglia gli uomini, avvicinandone gli estremi: essendo pochissime le scoperte e le invenzioni che giovano soltanto ai milionarii[16].

Pour Mantegazza, ce ne sont pas les réformes politiques qui permettront de bâtir une société plus harmonieuse, mais bel et bien la science, avec ses applications :

> Era la meccanica, era la fisica, era la chimica, che senza teorie parolaie, nè sofismi di scuole; colle ferrovie, col telegrafo e tutti gli altri apparecchi ingegnosi inventati in quell'epoca, avvicinavano gli uomini gli uni agli altri, rendendo difficili gli odii e impossibile la guerra. Conoscersi, vedersi ogni giorno, potersi parlare agli antipodi, vuol dire amarsi, vuol dire stringersi le destre, per raddoppiare la gioia e confortare i comuni dolori. La nuova morale escì proprio da quei laboratorii, che i preti avevano maledetto come officine di iniquità […][17].

Le « psycoscope », une machine à lire les pensées inventée par Paolo lui-même, contribue à ce perfectionnement, car il rend les individus immédiatement lisibles, en les contraignant ainsi à l'honnêteté.

---

15 *Ibid.*, p. 89.

16 Paolo Mantegazza, *Il secolo nevrosico,* Pordenone, Edizione Tesi, 1995, p. 87 [Firenze, Barbera, 1887[1]].

17 Paolo Mantegazza, *Nel Tremila*, *op. cit*., p. 35-36.

Comme on le voit, la science et ses applications technologiques suffisent à elles seules à moraliser la société. Améliorant les conditions matérielles des individus, elle éradique les besoins, les souffrances et les injustices qui sont à l'origine des crimes et du désordre. Ceci permet au libéral modéré qu'est Mantegazza de rejeter l'hypothèse d'un changement radical de l'organisation sociale et du régime politique que prônent à la même époque les démocrates et les socialistes. L'anthropologue, convaincu de la différence inéluctable des individus et de la nécessité de préserver la libre initiative et la propriété pour le progrès de la civilisation, relègue dans le domaine des « expérimentations » malheureuses la démocratie et le socialisme et confie à la science la tâche de créer une société plus juste. Ainsi n'est-il pas étonnant que les États unis du monde soient gouvernés par une commission de biologistes et de sociologues.

Chez Mantegazza, la science apporte une contribution fondamentale plus particulièrement dans deux domaines qui lui sont chers : l'hygiène et l'eugénisme. Dans ce monde du futur, les industries polluantes ont été remplacées par des usines propres et ordonnées représentées par l'établissement de l'île de Dinamo, qui produit de l'énergie destinée à irriguer tout le monde en exploitant la « forza nervea » appliquée à la mécanique. Les véhicules bruyants qui assourdissaient les habitants des villes anciennes ont laissé la place à des moyens de transports électriques et silencieux. Grâce aux progrès de la médecine et de la physiologie, presque tous les individus meurent de vieillesse : il est possible de guérir toutes les maladies et de fabriquer artificiellement le protoplasme pour remplacer les tissus ou les organes abimés. Des mesures de prévention eugéniques ont d'ailleurs permis d'améliorer artificiellement l'humanité : des médecins spécialisés, les « Psicoigei », ont en effet pour mission de vérifier « nel neonato, le future attitudini al delitto, onde sopprimere i delinquenti, prima ch'essi possano recar danno alla società in cui son nati[18] ». Ainsi, en l'an Trois mille, les hommes sont-ils tous sains et honnêtes, grâce à la science.

Chez Giupponi, enfin, la science apparaît tout d'abord comme responsable de découvertes de plus en plus étonnantes qui en font une source inépuisable d'émerveillement et de spectacle. La science et ses applications fournissent en effet au fil des pages des visions envoûtantes qui sont constamment l'objet d'un regard stupéfié. Giupponi décrit ainsi des engins extraordinaires, comme l'Orkinto, un aéronef représenté comme une œuvre d'art, qui sert de moyen de transport mais aussi de maison. Il s'attarde sur des cérémonies où les aéronefs créent des chorégraphies saisissantes. Il se complaît à raconter des expériences troublantes de magnétisme et de télépathie. Il raconte des voyages temporels

18 *Ibid.*, p. 89.

qui lui permettent de revivre l'histoire de l'évolution des êtres ou de se déplacer dans l'espace de manière instantanée. Giupponi semble vouloir en mettre plein la vue au lecteur, l'éblouir : ce n'est pas un hasard si le trait le plus marquant du paysage d'Orkinzia est la lumière et si l'une des réalisations les plus surprenantes est l'Arduaz, un gigantesque système d'éclairage qui a marqué une étape primordiale dans le progrès de la civilisation orkinzienne. Cette utopie est ainsi constituée en grande partie d'une succession de tableaux dont la science et ses produits sont l'objet principal obéissant à une logique de la surenchère dans le merveilleux. Giupponi lui-même associe la science au spectacle (et plus précisément à un spectacle populaire), lorsqu'il remarque que les habitants d'Orkinzia se ruent joyeusement dans le temple de la Science « come in un circo equestre[19] ».

Le radium, élément aussi prodigieux que mystérieux, devient ainsi le symbole de cette science dont les découvertes dépassent toute imagination. Découvert en 1898 par les époux Curie, on lui attribuait alors les propriétés les plus étonnantes, de la capacité à soigner le cancer jusqu'à celle de fournir une énergie éternelle : en allant à l'encontre des lois de la nature, il semblait produire de la lumière sans s'épuiser. Cet imaginaire populaire du radium, nouvelle version de la pierre philosophale ou de l'élixir de jouvence, irrigue l'*Orkinzia*. Le narrateur explique par exemple que cet élément était utilisé

> come mezzo d'illuminazione, come forza trasmettitrice del suono, della luce, delle immagini, del pensiero ; come formatore della pioggia, come regolatore delle correnti atmosferiche, come invincibile debellatore delle meteore celesti ; come potenza occulta e meravigliosa […] come mezzo terapeutico, per ringagliardire i deboli, i convalescenti, i vecchi, i bambini ; per sanare gli ammalati, per operare i feriti, per prolungare l'esistenza e, stenterete a credere, per risuscitare qualche morto[20].

Ce passage se distingue à peine des nombreuses publicités qui, dans les pages des journaux et des revues de l'époque, vantaient les performances de gadgets dernier cri produits par l'industrie, y compris certains obtenus à partir du radium lui-même : crèmes de beauté, produits contre la calvitie, lunettes pour la vue, etc…

Dans ces conditions, chez Giupponi, la représentation de la science et de ses objets entretient un lien étroit avec la logique de la spectacularisation de la science qui se démocratise et se répand de plus en plus au cours du XIXe siècle

19 Amos Giupponi, *op. cit.*, p. 59.

20 *Ibid.*, p. 82.

et au début du xx[e][21]. Cette mise en scène est effectuée à travers les médias les plus variés : conférences et cours publics d'hommes de science, spectacles d'hypnotisme et de spiritisme, musées, expériences de science amusantes dans les théâtres ou dans les foires, expositions universelles, publicité des derniers produits industriels. Certes, cette dimension spectaculaire n'est pas étrangère aux deux autres textes précédemment étudiés : le Temple des immortels chez Della Sala Spada, ou le Musée d'Andropoli chez Mantegazza, se ressentent de ce phénomène, alors que l'esprit des expositions universelles se retrouve dans le goût pour la description de machines et d'inventions ingénieuses dont regorgent leurs utopies. Mais ce n'est pas le but de leur narration, alors que chez Giupponi, la science comme spectacle devient le principal motif d'intérêt du texte. Cette démarche présente néanmoins des inconvénients : l'auteur, en mettant l'accent sur cet aspect, crée un univers fantastique qui finit par égarer le lecteur dans une dimension onirique et fabuleuse et fait perdre du mordant au discours militant. Conscient de cette faiblesse, Giupponi explique les raisons de cette démarche dans l'appendice au texte :

> Circa il modo poi di esporre le questioni intavolate, ho preferito il più semplice, quello cioè di evitare l'approfondimento delle stesse con delle dispute lunghe e forse noiose, sostituendole in quella vece da fatti concreti e suggestivi. Tanto più che trovai ozioso lo sviluppare troppo teorie arcinote, come d'altro canto riesciva inutile il voler soffermarsi a lungo su problemi risolti solo a beneplacito degli orkinziani. Così, con tale sistema intesi a rendere più leggiero ed agile il tema, più attraenti e vivaci le scene, raggruppando eziandio un grande ammasso di materia in uno spazio relativamente limitato[22].

Ainsi, ce traitement de la science répond-t-il le mieux à la nécessité de s'adapter à un public populaire, ce qui transforme profondément, comme nous le verrons, l'usage du genre noble de l'utopie classique.

Les usages multiples du genre utopique

L'utopie, genre au départ philosophique et élitiste, destiné à éclairer les détenteurs du pouvoir sur le bon gouvernement ou à nourrir la réflexion de lecteurs avertis, change de fonction chez nos auteurs et se prête aux usages les plus disparates. Ainsi, si pour Della Sala Spada elle consiste en un rêve intimiste

21 À ce sujet, cf. Bruno Béguet (dir.), *La science pour tous. Sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914,* Paris, Bibliothèque du centre national des Arts et Métiers, 1990 ; Daniel Reichvag, *Science et spectacle. Figures d'une rencontre*, Nice, Z'Editions, 1993.

22 Amos Giupponi, *op. cit.,* p. 357.

individuel, pour Mantegazza elle s'insère dans sa vaste production de vulgarisation scientifique, alors que pour Giupponi elle devient un instrument d'évasion à destination d'un lectorat populaire.

L'utopie catholique d'Agostino Della Spada prend tout son sens si nous la situons dans le contexte de l'époque. Della Sala Spada vit dans la ville de Turin où le physiologue d'origine suisse Jacob Moleschott enseigna de 1861 à 1878. C'est toujours ici que Filippo De Filippi a tenu, en 1864, sa conférence *L'uomo e le scimmie*, qui suscita tant d'émoi pour la thèse blasphématoire qu'elle défendait selon laquelle l'homme descendait des primates. Par ailleurs, ce sont des années d'âpres conflits entre l'État et l'Église : l'année même de la publication du roman, le pape Pie IX prononce le *Non expedit*, alors que la législation du nouvel État semble s'attaquer à la famille, le pilier de l'idéologie catholique, en supprimant la valeur civile du mariage religieux, et en ôtant ainsi à l'Église le monopole de cette institution.

Dans ce contexte de forte sécularisation de la société italienne, Della Sala Spada publie son utopie chez une librairie-imprimerie locale, qui édite aussi ses œuvres dialectales et d'érudition locale. Pour l'auteur, cette publication est d'abord l'occasion d'exorciser la menace de déchristianisation de la société entamée par la politique anticléricale du nouvel État italien. Certes, Della Sala Spada est attaché au nouvel État-nation, comme en témoigne l'hommage rendu à la triade Garibaldi-Mazzini-Cavour par les habitants du futur[23]. Néanmoins, il condamne la sécularisation croissante de son temps et les atteintes qu'elle porte aux valeurs catholiques auxquelles il est attaché, parmi lesquelles celle de la famille. Selon l'auteur, c'est le mépris de cette institution qui est responsable de la corruption des mœurs de son temps, alors que son respect de la part des habitants du futur a amené à la naissance d'une société avancée du point de vue éthique et matériel : selon Della Sala Spada l'homme progresse par son travail et il s'y soumet uniquement par amour pour sa famille. Ainsi, le principal effet bénéfique de ce voyage dans le futur est la conversion de Saturnino, qui passe de l'hostilité envers la famille à son appréciation et au désir d'en fonder une : c'est là aussi qu'il trouve une possibilité de salut personnel, une fois revenu au temps présent.

Par ailleurs, bien que Della Sala Spada emprunte parfois des éléments au roman d'aventure, comme nous le verrons, c'est aussi l'auteur qui fait le plus souvent référence à la tradition de la littérature « haute », que ce soit la Bible, la littérature classique ancienne (Homère, Hésiode, Apollonien de Rhodes, Virgile), ou encore les classiques italiens (Dante, le Tasse, Leopardi). Par là, Della Sala Spada se présente tout d'abord comme un intellectuel attaché aux

23 Agostino Della Spada, *op. cit.*, p. 87-88.

lettres qui ne veut pas se substituer à l'homme de science mais qui, s'appuyant sur son bagage humaniste, se propose comme celui qui sait suggérer le bon usage qu'on doit faire de la science. Cette utopie exprime ainsi un acte individuel de résistance contre la marginalisation culturelle et philosophique d'un catholique modéré et d'un homme de lettres qui se sent menacé dans ses valeurs par la sécularisation de la société et dans son statut par l'accroissement du prestige du scientifique. Cette position solitaire et extravagante est d'ailleurs soulignée par l'éthos que le narrateur affiche dès l'incipit : « Mi chiamo Saturnino Saturnini e per certe mie idee particolari, non comuni al più degli uomini, e certe cose da me fatte che uscivano dall'ordinario, fui detto e chiamato stravagante, il che suona pazzo o poco meno nell'intendimento di molti[24] ».

Le cas de l'utopie de Mantegazza est complètement différent. Son ouvrage est en effet publié chez Treves, une des principales maisons d'édition d'envergure nationale de l'époque. S'éloignant du rêve à usage presque privé d'Agostino Della Sala Spada, cette utopie s'apparente plutôt aux nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique produits par Mantegazza et destinés au grand public[25]. L'anthropologue milanais, en effet, est profondément convaincu que le scientifique a le devoir d'intervenir dans la société pour en soigner les maux et œuvrer pour son bonheur. C'est l'image de l'homme de science qui émerge dans ce passage consacré à la maladie psychologique du siècle, le *nevrosismo* :

> Il movimento spontaneo contro il nevrosismo esiste, ma è insufficiente e noi dobbiamo aggiungervi l'arte nostra onde questa malattia sociale guarisca al più presto. Ogni uomo che scrive, che parla dal banco della scuola o dalla cattedra dell'università, ogni padre che educa può esercitare una parte di questa cura del nevrosismo[26].

Nel Tremila partage ainsi plusieurs éléments de la production de vulgarisation scientifique de Mantegazza, notamment la volonté pédagogique, la thématique de l'hygiène et celle de l'eugénisme. Ce texte prolonge ainsi l'engagement de l'anthropologue milanais en tant qu'homme de science. L'acte d'écriture ne se présente pas comme un acte de résistance, comme cela pouvait être le cas d'Agostino Della Sala Spada, mais comme une contribution à un projet collectif

24 *Ibid.*, p. 5.

25 L'anthropologue milanais a publié de nombreux ouvrages de vulgarisation, dont certains ont obtenu un succès énorme, comme l'*Almanacco d'igiene* écrit avec Neera, ses *Physiologies* (*Fisiologia dell'amore*, Milano, Treves, 1871 ; *Fisiologia del piacere,* Milano, Treves, 1880 ; *Fisiologia della donna,* Milano, Treves, 1892) ou le best-seller *Un giorno a Madera. Una pagina della storia dell'igiene*, Milano, Treves, 1868.

26 Paolo Mantegazza, *Il secolo nevrosico*, *op. cit*., p. 88.

et à un processus en cours : pour Mantegazza, il faut favoriser l'évolution déjà enclenchée vers une forme de civilisation où les valeurs de la science deviendront hégémoniques pour le bonheur de l'humanité. Cette utopie confirme aussi la légitimité, le statut et la centralité de Mantegazza en particulier et de l'homme de science en général. En effet, ce texte se présente également comme une forme d'autocélébration : en témoigne la remise publique du prix au protagoniste – *alter ego* de l'auteur – qui clôture le récit, son insertion dans une communauté d'hommes de science passés et contemporains qu'il mentionne dans le texte, ou l'évocation de son cercle de sociabilité scientifique[27]. Les hommes de science, avec leur expertise et leurs compétences, peuvent mieux que d'autres contribuer à la construction d'une société heureuse, saine et harmonieuse.

Enfin, le texte de Giupponi, publié chez Stet, la typographie-imprimerie de Trente fondée par l'irrédentiste Cesare Battisti, est l'une des rares utopies socialistes parues en Italie[28]. Elle reprend de nombreuses thématiques de la propagande socialiste du début du xxe siècle : l'amour libre, l'anticléricalisme et la volonté de construire une éthique laïque qui remplace la morale catholique fondée sur la crainte de l'au-delà. Néanmoins, comme nous l'avons vu, la transmission du message politique passe à l'arrière-plan par rapport à la volonté de dépayser le lecteur. De cette manière, cette utopie fournit d'abord au lecteur une occasion d'évasion, s'apparentant ainsi à la littérature populaire et aux feuilletons.

Giupponi puise en effet dans plusieurs filons appréciés du lectorat populaire de l'époque. Il insère tout d'abord son utopie dans la filiation des romans d'aventure. Dans l'incipit, Minnesoto souligne qu'il a voulu donner à sa narration « il carattere dei racconti avventurosi e incredibili, per ovviare il pericolo di annoiare i Vostri santi ozii, e per procurarvi una piacevole lettura […][29] ». En effet, Giupponi reprend des situations narratives et des décors typiques des romans d'aventure, dont Emilio Salgari et d'autres écrivains de genre ont fixé les stéréotypes : par exemple, la narration démarre dans un monastère sis dans un Orient obscurantiste et exotique, les deux jeunes protagonistes se font enlever par un

27 Par exemple, il rend hommage à l'anthropologue, psychologue et paléontologue Ettore Regalia, qui a été l'un de ses assistants, en mentionnant son travail de description et inventaire des restes humains et animaux retrouvés dans la grotte de Palmaria. Cf. Paolo Mantegazza, *Nel Tremila*, *op. cit*., p. 9-10.

28 Alors que la production de propagande, les pamphlets et les journaux constituent un ensemble très riche, notamment entre 1894 et 1914, les écrivains socialistes ont rarement eu recours au genre utopique, comme le remarque Patrizia Audenino, qui en cite deux : *Un comune socialista* de Cardias, alias Giovanni Rossi, Milano, Bignami, 1878 et *Un sogno*, d'Andrea Costa, paru la première fois dans l'*Almanacco popolare* en 1881.

29 Amos Giupponi, *op. cit.*, p. 17.

individu mystérieux et charismatique pour entamer un voyage vers l'Antarctique où ils découvrent une civilisation inconnue. Par ailleurs, l'auteur multiplie les clins d'œil à des auteurs ou à des genres populaires, notamment dans le chapitre consacré au Licorama, une enclave où perdure encore une société libérale. La représentation des conditions de vie et de travail des mineurs ou du monde cynique de la finance renvoie aux romans naturalistes d'Émile Zola, auteur très lu et apprécié dans le milieu socialiste, ouvrier et plus généralement populaire[30], alors que les motifs des sévices infligés par des religieuses et des parents sans cœur à des jeunes filles innocentes semblent tirés des romans de Carolina Invernizio. Enfin, Giupponi fait référence à cette littérature populaire qui serait, selon Gramsci, la seule lecture nationale des classes subalternes[31]. Dans un entretien relaté dans un article paru en 1936, Giupponi inscrit son utopie dans la tradition des *Mille et une nuits*, des *Reali di Francia* et de *Bertoldo*. Il explique que ce type d'œuvres bénéficie d'un succès ininterrompu auprès du public parce qu'elles sont des « creazioni ingenue, spontanee, popolari » et que son œuvre, « nel suo piccolo, è dello stesso stampo, naturalmente aggiornata allo sviluppo scientifico e filosofico dell'epoca nostra[32] ». En effet, son Orkinzia prend souvent les allures d'un Pays de Cocagne, avec ses routes pavées d'or, le travail présenté comme un plaisir et une fête continue, ses monuments, édifices publics et logements construits en forme d'animaux ou de femmes qui transforment cette vision socialiste en un espace de fête foraine ou en un parc de jeux.

Giupponi reconnaît d'ailleurs le caractère subalterne de son écriture, adressée à des lecteurs qui font partie des couches dominées de la société :

> Non scrissi già per far pompa di una cultura letteraria che mi manca affatto, ma per comunicare ai fratelli di sventura i miei pensieri, le mie illusioni, il fuoco passionale che mi brucia e mi tiene in orgasmo! […] è un pubblico che piange e che soffre al par di me ; è un pubblico che gusta l'immaginoso, il fantastico, il paradossale, non per vacuità di comprensione, ma per necessaria, per spontanea reazione contro il fato perverso da cui è avvinto ; non per puerile diporto, ma perché, stanco e disilluso d'una vita amorfa e senza gioie, palpita e sussulta alla evocazione di dolci e care idealità, gode e tripudia nel cullarsi in soavi illusioni d'una vita terrena assai migliore della presente, senza ingiustizie, senza oppressioni, senza egoismi[33]!

30 Cf. l'enquête *I libri più letti del popolo italiano*, Milano, Società Bibliografica Italiana, 1905, p. 12.

31 Cf. Antonio Gramsci, *Letteratura e vita nazionale*, Roma, Editori Riuniti, 1971, p. 171.

32 M. Rinella, « La strana opera di un autodidatta d'eccezione », *La nuova scuola italiana. Rivista magistrale settimanale*, 1939, p. 1303.

33 Amos Giupponi, *op. cit.*, p. 7.

Malgré les prétentions scientifiques de l'idéologie socialiste, ce texte, où la science devient un élément magique et miraculeux, fournit l'image d'un monde tellement incroyable que même ces lecteurs humbles et peu cultivés ne peuvent pas le prendre au sérieux et se limiteront – l'auteur ne s'y trompe pas – à rêver devant un univers imaginaire.

Ainsi, avec Giupponi, l'utopie, écriture savante et élitiste destinée à éclairer les gouvernants sur les caractéristiques de la cité idéale, devient-elle l'expression de la subordination sociale et politique de l'auteur qui, ne pouvant influencer directement les dominants, exprime sa solidarité envers ces opprimés dont il partage le sort et qu'il aspire à soulager en leur offrant un moment éphémère d'évasion consolatrice.

Conclusion

Cette étude comparative de trois utopies écrites entre la deuxième moitié du XIXe siècle et le début du xxe nous a permis d'apprécier la manière dont le contexte de l'époque a influencé ce genre littéraire. L'importance grandissante de la science et des scientifiques dans la société, ainsi que le bouleversement dans la conception du monde, de l'homme et de l'histoire que la science a provoqué au cours du xixe siècle ont eu un impact certain sur l'évolution de l'écriture utopique.

Projetée dans le futur, l'utopie se ressent néanmoins des problématiques du présent. Elle naît de l'insatisfaction pour la réalité contemporaine et du désir d'en imaginer une meilleure. Mais les trois auteurs que nous avons étudiés ont parfaitement intégré l'idée qu'une utopie doit être plausible pour être efficace et retenir l'attention du lecteur. La cité idéale ne peut plus être une spéculation abstraite : elle doit se présenter comme possible. Les lois scientifiques découvertes au XIXe siècle et l'imaginaire du changement et du progrès que la science a popularisés leur permettent de le faire, bien que de manière différente.

Par ailleurs, avec la naissance d'une industrie éditoriale nationale et le développement de courants philosophiques et politiques comme le positivisme et le socialisme, caractérisés par une préoccupation pédagogique marquée, l'utopie, en tant que genre littéraire, se trouve modifiée dans sa forme et dans ses usages. En s'éloignant de l'écriture philosophique et normative destinée à un cercle restreint d'érudits ou aux gouvernants, elle se démocratise au fur et à mesure, puisqu'elle se présente tantôt comme un acte de résistance personnel, tantôt comme un instrument de pédagogie destiné au plus grand nombre, tantôt comme un produit de consommation populaire qui met l'accent sur une fonction ludique.

Enfin, ces auteurs apportent chacun une réponse personnelle à la prétention de la science de dominer l'homme et la nature et de remplacer une conception traditionnelle transcendante du monde par une vision matérialiste. Science comme hommage à Dieu, comme moteur du progrès ou comme spectacle : ces trois utopies nous permettent d'identifier trois types d'images de la science entre la fin du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle. Ces différences renvoient aussi à l'idéologie des auteurs et sont donc révélatrices de différents enjeux philosophiques, politiques et sociaux que la science permet de cristalliser : le rapport changeant entre transcendance et immanence qui préoccupe notamment Della Sala Spada dans un contexte de sécularisation croissante, le rôle politique de la science comme moyen d'obtenir l'harmonie sociale et l'amélioration de l'humanité chez Mantegazza à une époque de démocratisation progressive et de préoccupations hygiénistes et raciales, ou le rôle militant du socialiste, pris entre la nécessité de faire la propagande des théories du socialisme scientifique et le désir de répondre aux attentes d'évasion d'un lectorat populaire. Ce n'est pas un seul imaginaire, mais plusieurs imaginaires de la science qui émergent ainsi de ces textes, tout comme sont variés leurs formes, leurs contenus et leurs visées.

Table des matières

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero
Introduction 5

Utopies politiques

Ettore Maria Grandoni
« Ben puoi veder che la mala condotta
è la cagion che 'l mondo ha fatto reo […] »
Le XVI[e] chant du *Purgatoire* entre le mythe de Rome
et l'idéal de l'*Ecclesia spiritualis*. Une utopie ? 17

Andrea Salvo Rossi
Utopia dell'antico, distopia del presente
Le Guerre d'Italia e la crisi dell'esemplarità di Roma 37

Maria Cristina Figorilli
Utopia e paradosso in Anton Francesco Doni e Ortensio Lando 51

Silvia Zoppi Garampi
« ma la spada del Ciel per me lavora »
L'utopia di Tommaso Campanella 65

Francesco Bonelli
« Lei! Sempre lei! »
Utopia e paradosso nel discorso della Scapigliatura democratica 77

Stefano Magni
I progetti federalisti del Borgese americano
Utopie conservatrici e di matrice religiosa 91

Élise Santalena
Utopies carcérales dans l'Italie du deuxième *biennio rosso* 107

Judith Obert
Voyage en utopie(s)
Stefano Benni à la *Biennale Democrazia « Utopico ? Possibile »* 123

Giovanni Privitera
Maurizio Pallante ou l'utopie pragmatique de la *Decrescita felice* 139

Utopies intellectuelles

Raffaele Ruggiero
Utopie et ponctuation
La colonia felice de Carlo Dossi 155

Michela Toppano
Les utopies scientifiques en Italie entre XIX^e^ et XX^e^ siècle
Les visages multiples d'un rêve prométhéen 167

Giovanni Tesio
La memoria come utopia 185

Alessandro Marignani
Epica e utopia in *Dopo Campoformio* di Roberto Roversi 197

Amélie Aubert-Noël
L'utopie du retour à la « pure vie » dans *Il pianeta irritabile* de Paolo Volponi,
Dissipatio H.G. de Guido Morselli et *Il re del magazzino* d'Antonio Porta 211

Anna Taglietti
Per un « neocristianesimo a sfondo disattivistico e copulatorio »
Le utopie erotico-anarchiche di Luciano Bianciardi
tra speranza e disillusione 225

Stefano Pifferi
Distopia, disillusione, disgregazione
L'universo imploso de *Le venti giornate di Torino* di Giorgio De Maria 239

Marie Fabre
Sur deux heureuses apocalypses
Zabriskie point et *Il mondo salvato dai ragazzini*
ou l'utopie comme parodie 253

Martin Ringot
Le doux rêvolutionnaire
Modalités du jeu calvinien comme discours utopique dans *Marcovaldo* 271

Perle Abbrugiati
L'île, la révolte et le vent
Trois utopies de Piero d'Ostra et leur auto-traduction 287

Utopies visuelles

Elena Paroli
Carlo Michelstaedter lettore di Leonardo da Vinci
fra utopia del presente e utopia della conoscenza 325

Kathy Agazzini
Utopie, architecture et réflexions sur deux projets urbanistiques
Scampia et l'EUR 341

Greta Gribaudo
Utopia e illusione in *immagine* nella letteratura di Italo Calvino 355

Comptes rendus 381

Italies 25

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero — Introduction

Utopies politiques

Ettore Maria Grandoni — « Ben puoi veder che la mala condotta / è la cagion che 'l mondo ha fatto reo […] »
Le XVI[e] chant du *Purgatoire* entre le mythe de Rome et l'idéal de l'*Ecclesia spiritualis*. Une utopie ?

Andrea Salvo Rossi — Utopia dell'antico, distopia del presente
Le Guerre d'Italia e la crisi dell'esemplarità di Roma

Maria Cristina Figorilli — Utopia e paradosso in Anton Francesco Doni e Ortensio Lando

Silvia Zoppi Garampi — « ma la spada del Ciel per me lavora »
L'utopia di Tommaso Campanella

Francesco Bonelli — « Lei! Sempre lei! »
Utopia e paradosso nel discorso della Scapigliatura democratica

Stefano Magni — I progetti federalisti del Borgese americano
Utopie conservatrici e di matrice religiosa

Élise Santalena — Utopies carcérales dans l'Italie du deuxième *biennio rosso*

Judith Obert — Voyage en utopie(s)
Stefano Benni à la *Biennale Democrazia « Utopico? Possibile »*

Giovanni Privitera — Maurizio Pallante ou l'utopie pragmatique de la *Decrescita felice*

Utopies intellectuelles

Raffaele Ruggiero — Utopie et ponctuation
La colonia felice de Carlo Dossi

Michela Toppano — Les utopies scientifiques en Italie entre XIX[e] et XX[e] siècle
Les visages multiples d'un rêve prométhéen

Giovanni Tesio — La memoria come utopia

Alessandro Marignani — Epica e utopia in *Dopo Campoformio* di Roberto Roversi

Amélie Aubert-Noël — L'utopie du retour à la « pure vie » dans *Il pianeta irritabile* de Paolo Volponi, *Dissipatio H.G.* de Guido Morselli et *Il re del magazzino* d'Antonio Porta

Anna Taglietti — Per un « neocristianesimo a sfondo disattivistico e copulatorio »
Le utopie erotico-anarchiche di Luciano Bianciardi tra speranza e disillusione

Stefano Pifferi — L'universo imploso de *Le venti giornate di Torino* di Giorgio De Maria

Marie Fabre — Sur deux heureuses apocalypses
Zabriskie point et *Il mondo salvato dai ragazzini* ou l'utopie comme parodie

Martin Ringot — Le doux rêvolutionnaire
Modalités du jeu calvinien comme discours utopique dans *Marcovaldo*

Perle Abbrugiati — L'île, la révolte et le vent
Trois utopies de Piero d'Ostra et leur auto-traduction

Elena Paroli — Carlo Michelstaedter lettore di Leonardo da Vinci
fra utopia del presente e utopia della conoscenza

Kathy Agazzini — Utopie, architecture et réflexions sur deux projets urbanistiques
Scampia et l'EUR

Greta Gribaudo — Utopia e illusione in *immagine* nella letteratura di Italo Calvino

Comptes rendus

Presses Universitaires de Provence
Aix*Marseille université
Initiative d'excellence
Éditions
CAER
Centre Aixois d'Études Romanes

9 791032 003428

20 €